



JULIE PEYR
LES DISPARUS
DES ARGONNES

Par l'auteure d'*Anomalie* :

«Julie Peyr maîtrise diablement la construction, les dialogues, la présence charnelle et émotive de chacun de ses personnages.»

Le Point

ÉQUATEURS ROMAN

LES DISPARUS
DES ARGONNES

DU MÊME AUTEUR

Le Corset, Denoël, 2005.

Anomalie, Équateurs, 2018 ; Points, 2022.

Julie Peyr

LES DISPARUS
DES ARGONNES

ROMAN

ÉQUATEURS

ISBN : 978-2-3828-4203-4.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2022.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris
contact@editionsdesequateurs.fr

À Sébastien,
à Elias et Joachim.

Avertissement de l'auteur

Bien que ce roman s'inspire d'une véritable affaire de disparitions qui a marqué les esprits en France dans les années 1980, il s'agit d'une œuvre de fiction qui ne prétend aucunement représenter des personnes, des lieux ou des événements réels. La description des personnages, leurs propos ainsi que les événements rapportés sont entièrement le fruit de l'imagination de l'auteur.

Il y a toujours un fantôme sur le chemin.
Quand la nuit humide tombe sur nos rivages,
Quand la lune dépose ses reflets d'argent sur les
 eaux pâles,
Nous entendons au loin,
Le chant des enfants disparus.

I

Gilles

1981, l'année de la fillette blonde qui serrait dans ses bras potelés un petit chien noir.

Sur les calendriers des PTT, il n'était question que de bambins aux figures adorables, de gentilles créatures, agneaux, poussins, chatons à l'expression si irrésistible qu'on avait envie de les croquer. Les images défilaient sous ses doigts délicats et, à chacune d'elles, c'était un éblouissement. Jocelyne avait souri au facteur qui s'impatientait, et crié à ses fils: « Faites vite! » Ces braves jeunes gens désabusés refusaient de descendre.

Tant pis pour eux! Elle déciderait toute seule. Son choix s'était naturellement porté sur l'enfant aux boucles anglaises, le petit beauceron au poil luisant avec des marques fauves sur le museau et les pattes. La fillette de la photo, assise au pied d'une botte de foin, robe de satin bleu, vous regardait avec de grands yeux rieurs. Quelle chance pour une maman d'avoir à habiller une si jolie petite fille! Quel plaisir se devait être d'embrasser le coin charnu de ses joues, se disait naïve-

ment Jocelyne, elle qui n'avait mis au monde que des garçons.

En bordure de l'almanach 1981, affiché toute l'année près du téléphone, une petite croix marquait la date du 13 février.

Il s'agissait d'un vendredi 13, mais sur le moment personne n'y avait prêté attention. Ce n'est que les jours suivants qu'on s'en fit la remarque parce que ce vendredi-là, ce vendredi pas comme les autres, ils avaient attendu Gilles toute la soirée.

Une faille s'était ouverte sous leurs pieds, et dans leur cœur. Plus jamais il n'y aurait de calendrier du facteur punaisé sur le mur à l'entrée du salon.

La dernière fois que Jocelyne avait parlé à son fils au téléphone, ils avaient évoqué ensemble sa prochaine permission : « Qu'est-ce que je peux faire à manger qui te ferait plaisir ? avait-elle demandé.

— Quelque chose de bon. »

Elle avait coché la date du 13 dans le calendrier pour s'en rappeler. Le jour dit, elle avait préparé un hachis parmentier. Le journal de 20 heures s'achevait et comme il n'arrivait pas, on mit sa part de côté. La caserne était située à Solène, dans le département des Argonnes, à deux heures de route de la maison. C'était intrigant, mais personne ne pensait qu'il était arrivé quelque chose de grave. Un contretemps certainement, dont ils auraient l'explication bientôt. Gilles pouvait bien avoir changé d'avis et décidé de passer la

soirée chez sa petite amie. Leur fils était majeur après tout.

Le dimanche, il n'avait toujours pas donné de nouvelles. Jocelyne s'inquiétait. Quand il y avait un changement de programme, il ne manquait jamais de les prévenir. Tous ses fils n'étaient pas aussi attentionnés, mais Gilles était un bon garçon. Ce qu'elle redoutait sans le nommer, c'était l'accident de voiture. Au marché de Roy où elle travaillait le samedi matin, vendeuse dans une charcuterie, elle connaissait une cliente dont le fils était mort dans un carambolage sur la nationale. Depuis, elle y pensait chaque fois que ses enfants prenaient la route.

Elle ne savait pas comment le joindre à la caserne. Elle n'avait qu'un seul numéro, noté à la hâte, un jour où Gilles avait demandé à être rappelé. Elle ignorait si l'appareil se situait dans le bâtiment de son fils. Un jeune homme décrocha. Gilles Veyrades? Désolé. Il ne voyait pas qui c'était. L'interlocuteur attendait un coup de fil, il s'excusa, pressé de raccrocher.

Tout l'après-midi, grisée par l'attente, Jocelyne travailla sans relâche dans le jardin. C'était une de ces journées glaciales, baignée d'une lumière blanche et aveuglante. Elle remplit une bonne dizaine de sacs de feuilles mortes et d'aiguilles de pin, ce grand pin dont l'ombre mangeait la moitié du terrain, qui dégagait une forte odeur acide, presque chimique, qui dévorait la terre et empêchait tout ce qu'elle plantait d'y pousser. Vers 17 heures, le téléphone retentit dans la maison. Le temps de traverser le jardin, d'ôter ses gants et ses bottes, son mari Fernand avait déjà raccroché.

« C'était Gilles ?

— Sa copine.

— Et ? demanda-t-elle avec impatience.

— Elle l'a attendu hier toute la journée.

— Il n'est pas chez elle ?

— Bah non ! fit Fernand, en écarquillant les yeux.

Elle pensait qu'il était ici.

— Mais où est-ce qu'il est ?

— Il a dû se faire sucrer sa perm, c'est ce que j'ai dit à la petite.

— Mais pourquoi il n'a pas prévenu ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? répliqua Fernand d'un air d'impuissance. Il n'avait pas de monnaie.

— Pourvu qu'il n'ait pas eu d'accident...

— Arrête de te faire de la bile ! On ne l'a pas laissé sortir, ça arrive. »

Les hommes ne savent pas être anxieux. Elle les enviait pour ça. Ce rôle incombe aux mères, comme de nourrir les bébés au sein. Jocelyne avait quatre fils, et chaque soir, elle priait pour eux avant de se coucher, elle priait pour qu'ils ne se retrouvent pas au chômage. Il n'était pas facile de décrocher du travail dans la région, mais, Dieu soit loué, ils étaient en bonne santé. Gilles n'avait pas donné de nouvelles depuis deux jours, et ce soir-là en se couchant, elle pria pour qu'il ne lui soit rien arrivé.

Dans les jours qui suivirent, comme Gilles ne s'était toujours pas manifesté, l'hypothèse d'une faute lourde fit son chemin. Quelle ânerie avait-il bien pu commettre pour se retrouver au trou et ne pas avoir le droit d'appe-

ler? Ce n'est pas un gamin colérique, rebelle encore moins. Plutôt placide même. C'est bien là le problème, pensait Jocelyne. Gilles est trop influençable. Il s'est laissé embarquer dans un mauvais coup. C'est la seule explication possible. Le trou, à quelques mois de la quille, quelle mauvaise idée, se disait-on à table. Il va prendre du rab, lui qu'en peut déjà plus, le pauvre. Toute la famille finit par se ranger à cette explication, y compris Jocelyne. Le mauvais spectre d'un accident s'éloignait. D'ailleurs, se rassurait-elle, s'il était arrivé quoi que ce soit à son garçon, la gendarmerie les aurait sûrement prévenus.

Un gendarme se présenta, le lundi suivant, en milieu de matinée. Jocelyne était seule à la maison, c'était son jour de repos. Elle était sur le point de rincer la vaisselle du petit déjeuner quand la sonnette retentit. Elle s'essuya les mains sur son tablier en se dirigeant vers la porte. L'uniforme sombre, le képi. « Madame Veyrades?

— Oui.

— Vous êtes bien la mère de Gilles Veyrades, incorporé au 24^e régiment d'infanterie de Solène?

— Oui, chuchota-t-elle avec inquiétude, qu'est-ce qui se passe?

— Votre fils n'est pas rentré à la caserne le 16. »

Son sang ne fit qu'un tour. C'est exactement ce qu'elle ressentit en cet instant, et c'est ainsi qu'elle le raconterait toute sa vie, à ceux qui voudraient bien écouter son histoire, aux proches, aux voisins, aux clients. *Mon sang n'a fait qu'un tour.* Une sensation ancrée, indélébile.

« Comment ? s'exclama-t-elle. Mais il n'est pas venu. »

L'homme fit un premier pas dans la maison avant de jeter un œil vers le salon.

« Vous pensez qu'il est ici ? Mais non. Vous pouvez vérifier. »

Elle le suivit dans les escaliers où il s'engagea sans demander la permission. S'arrêtant à mi-chemin, elle aperçut, à travers les interstices de la rampe, les pans du pantalon faire le tour des pièces.

« On ne l'a pas vu le week-end dernier, je vous assure. Il est disparu. »

Elle sentit comme son cœur se déchirer en s'entendant prononcer ce mot. *Disparu*. C'était la première fois. Le brigadier dégringola les marches et la doubla sans se retourner.

Il se posta à l'entrée, passa plusieurs fois la main sur son menton, d'un air soucieux : « Il n'est pas chez vous ?

— Puisque je vous le dis !

— Vous ne savez pas où il est ?

— Non, c'est ça qui m'inquiète !

— Pour l'armée, c'est considéré comme déserteur. Je vais être direct, madame : une désertion, c'est puni par trois ans d'emprisonnement. Mais la sanction peut être moins sévère s'il décide de revenir par lui-même. Alors si vous le voyez, le plus grand service que vous pouvez lui rendre, c'est de le convaincre de se présenter immédiatement à la gendarmerie de Treilles. »

Il lui tendit un petit papier qui sentait l'alcool à brûler avec l'adresse écrite à l'encre bleue.

« Je compte sur vous. »

Remerciements

Je voudrais dire toute ma gratitude à mes bonnes fées, mon agent Catherine Winckelmüller, et mon éditrice Caroline Bokanowski, pour leurs encouragements et leurs conseils si précieux.

Je remercie également Marie-Christine, Bernard et Faustine, ainsi qu'Ursula, Jacques, Nicolas et Élisabeth pour leur affection et leur soutien.

Enfin, j'ai une pensée particulière pour Marc et Éric Alamichel, dont le souvenir m'a accompagnée tout au long de l'écriture de ce livre.

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

